

LA VIE D'AUTREFOIS

Cet article a été rédigé pour que le texte " Remarque sur l'hiver de 1775 " se lise en sachant ce qu'était la vie autrefois.

Il est difficile aujourd'hui de s'imaginer ce que pouvait être la vie des paysans en 1785 sous le règne de Victor-Amédée III.

Les villages vivaient au rythme des cloches, des naissances, des mariages, des décès, de la culture des champs et surtout de la pluie et du beau temps. Une mauvaise saison signifiait une récolte médiocre. Le travail dur des champs, et le matériel rudimentaire faisaient que les travaux s'éternisaient et que les laboureurs perdaient beaucoup de temps.

Surtout à cette époque, la belle saison commençait plus tard que maintenant, les cerisiers n'étaient en fleurs qu'à partir du 9 mai (alors que de nos jours, ils le sont vers le 10 avril), et la charrue n'était attelée que vers le 25 avril. Les paysans propriétaires d'une charrue et de quatre boeufs étaient rares. Ils devaient le plus souvent se l'acheter à deux; cet instrument misérable et primitif les obligeait à casser les mottes avec une pioche après son passage.

Nos aïeux possédaient quelques pieds de vigne. Ce qui dans notre région, à cette époque, paraît incroyable vue la rigueur des hivers. Même si les vendanges n'étaient pas toujours abondantes, cela leur permettait malgré tout de se faire quelques deniers supplémentaires en allant vendre le vin sur les foires.

Il faut savoir que le revenu minimum vital annuel pour une famille en milieu populaire était de 200 livres; 1000 livres permettaient de vivre honorablement et 2000 livres d'accéder à un niveau de bonne aisance bourgeoise.

Nos ancêtres paysans ne possédaient en moyenne que 2 à 3 hectares de terre; ils avaient bien évidemment un petit jardin où ils cultivaient les légumes indispensables au menu quotidien (pois, haricots, fèves, choux, poireaux, navets, oignons, épinards etc...). Il faut savoir qu'en 1785, Parmentier n'avait pas encore donné ses lettres de noblesse à la pomme de terre. La viande et les oeufs n'étaient pas au menu de tous les jours et certainement pas pendant le carême. Heureusement, il y avait les jours de jeûne qui permettaient de ne pas se soucier des repas. En ce temps là, la semaine comptait jusqu'à trois jours de jeûne : le vendredi (jour funeste de la mort du Christ), le samedi (jour où il gît dans son tombeau) et le mercredi (jour où il a été vendu par Judas). Sont également jours de pénitence, chaque veillée de fête d'obligation, les trois premiers jours de début de saison, les trois jours des rogations et enfin les deux grands temps de l'aveil et du carême. Pendant ces périodes, toutes relations sexuelles étaient interdites; les maris qui s'approchaient trop près de leur épouse pouvaient être condamnés à ne s'alimenter qu'en pain et en eau pendant vingt jours. On comprendra aisément que le travail de la campagne ne devait pas être facilité avec le ventre vide une grande partie de l'année.

On peut remarquer dans ce texte, que le vent renversait arbres et bâtiments et que la neige non déchargées sur les toits faisait écrouler les bâtisses. A cette époque, les maisons n'avaient pas de vitres; on utilisait des feuilles de parchemin ou de toile huilée pour se protéger. On peut s'imaginer que cette légère protection laissait le vent pénétrer sans peine.

L'intérieur de l'habitation était rudimentaire et sobre : murs blanchis à la chaux, plafonds en planches et sol en terre. Les seules ornements se limitaient à des images pieuses, une croix en bois et un bénitier. On s'éclairait avec des chandelles de suif ou de résine, des lampes à huile; la cheminée permettait à peine de tempérer la pièce. Le mobilier se composait d'un lit agrémenté d'un rideau pour se protéger du froid, d'un coffre pour ranger le linge, d'une table au centre de la pièce munie de tiroirs pour mettre la vaisselle. Parfois, on trouve de petites cavités creusées à même le plateau, reliées entre elle par une rigole pour faciliter le nettoyage; ceci en remplacement des écuelles. L'hygiène était inexistante : les animaux vivaient parfois dans la même pièce que les gens et le tas de fumier se trouvait devant la porte.

Un hiver comme celui de 1785 où il tomba dix pieds de neige, (ce qui correspond environ à 330 cm), ne devait pas faciliter la vie de nos aïeux. Les fêtes et surtout les veillées, où l'on se réunissait à tour de rôle chez l'un ou chez l'autre pour se raconter ses histoires, et parler du passé, les consolait d'une longue journée de labeur. Les femmes filaient la laine ou " teuaient " le chanvre. Les hommes réparaient les paniers, cassaient les noix pour faire de l'huile, etc... et c'est surtout pendant ces moments de détente que les jeunes filles rencontraient leur bien-aimé.

Peut-être, penseraient-ils en nous voyant courir après le temps, que leur façon de vivre était certes difficile, mais beaucoup plus humaine.

Michel CHAMBET

Sources :

Ainsi vivaient nos ancêtres - Jean-Louis BEAUCARNOT

Registres paroissiaux - Marcellaz